



François Prouteau

ODYSÉE

pour une Terre habitable

Préface de
Nathanaël Wallenhorst

Le Pommier

Odyssée
pour une Terre
habitable

François Prouteau

Odyssée pour une Terre habitable

Préface de Nathanaël Wallenhorst

Le Pommier

Ouvrage publié sous la direction de
Nathanaël Wallenhorst

Crédits de la carte p. 60: © Bibliothèque nationale de France
© ADAGP, Paris 2021

ISBN 978-2-7465-2249-7

Dépôt légal – 1^{re} édition: 2021, octobre

© Éditions Le Pommier/Humensis, 2021

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse. »

Albert CAMUS,
« Discours de Suède », 1957.

PRÉFACE

Un trésor pour les sombres temps de l'Anthropocène

L'humanité s'est embarquée sur une trajectoire sinistre : tandis que les rapports scientifiques sur l'Anthropocène – nouvelle époque géologique caractérisée par l'altération des conditions d'habitabilité de la Terre – égrènent leurs résultats, le réchauffement climatique, l'effondrement de la biodiversité, l'épuisement des ressources naturelles en brossent, par touches toujours plus sombres, le noir tableau.

S'il vous arrive de lire l'une de ces études, au hasard des publications, il y a fort à parier que vous serez saisi d'effroi. Vous pourriez dès lors, première possibilité, refouler bien loin ce que vous viendriez d'apprendre, pour reprendre tranquillement le cours de votre vie. Qui pourrait vous reprocher de tenter ainsi de préserver votre capacité de projection dans l'avenir, celle-là même qui définit notre humanité ? Toutefois, vous pourriez également, deuxième possibilité,

poursuivre vos lectures, pour en apprendre davantage sur le fonctionnement de la Terre et de sa biosphère... au risque d'échouer dans un tourbillon sans fin, effaçant jusqu'à la dernière once votre capacité à rêver.

François Prouteau offre au lecteur une troisième possibilité. Il tisse ensemble l'Anthropocène tel qu'elle est, sombre et violente, avec ce que la tradition éducative dispose de plus inaliénable. Son *Odyssée pour une Terre habitable* est un livre pionnier, qui investit résolument la puissance de l'éducabilité comme moyen politique d'accompagnement de la traversée humaine sur les eaux agitées de l'Anthropocène.

Notre auteur prend le taureau par les cornes. Il s'attaque à l'enjeu majeur du *xxi^e* siècle : poursuivre, quoi qu'il arrive, notre odyssée sur la Terre pour un avenir désirable – sans rien minimiser du tsunami qui se prépare. À mesure que nous allons nous enfoncer dans les méandres de ce siècle, la réalité de notre nouvelle époque géologique se fera largement connaître des citoyens. Notre aventure humaine sera confrontée à un immense enjeu : continuer de nous mettre en mouvement au nom d'une utopie à faire vivre, tout en développant notre pensée critique et nos capacités de résilience. Continuer d'éduquer en Anthropocène pour accompagner notre odyssée terrestre semble être le meilleur bouclier contre la barbarie. Tout autre moyen politique encourt le risque d'être stérile et destructeur, en dépit des allures séduisantes et rassurantes de ces moyens « forts », à l'instar des « dictatures vertes », proposés par les extrêmes.

S'il y a bien du nouveau sous le soleil – et précisément dans notre relation avec lui – il ne s'agit pas pour autant de faire table rase du passé. L'intérêt de la tradition éducative est que le trésor dont elle est gardienne, l'éducabilité,

dispose « naturellement » de ferments propres à s'opposer au monstre de l'Anthropocène. *L'Odyssée pour une Terre habitable* participe d'un immense chantier en cours : la reprise de la tradition éducative à l'aune des savoirs géoscientifiques de cette nouvelle époque géologique. François Prouteau a lu les grands articles de l'Anthropocène : sa proposition politique d'investissement radical de l'éducation est donc encadrée dans la réalité bio-géo-chimique telle qu'elle est. Notre ingénieur et éducateur propose ici, grâce à la finesse de son érudition, rien de moins qu'une réinterprétation de *L'Odyssée* d'Homère à l'aune de l'Anthropocène. Les savoirs philosophiques, linguistiques (grecs), éducatifs et géoscientifiques s'interpénètrent, sans jamais perdre de vue la finalité : arriver sain et sauf à bon port, profondément transformé par les aventures vécues et la confrontation aux éléments.

François Prouteau ne réduit pas l'éducation, comme c'est désormais la mode, à une compréhension techniciste du cerveau. L'éducation est une traversée. Dans son *Odyssée*, on perçoit que l'éducation, saisie dans la force d'une longue tradition, est dépositaire de ce trésor : nous pouvons devenir autre que ce nous avons été. Nous ne sommes pas condamnés à la répétition du pire.

Nous avons là un livre appelé à « faire modèle » auprès de générations d'éducateurs et de chercheurs pour penser de façon radicalement renouvelée l'éducation à l'époque de l'Anthropocène, à partir de l'espérance qui la caractérise.

Nathanaël WALLENHORST

Introduction

2021-2030 sera le temps d'une odyssée, l'écologie en est le plus grand défi. Le sujet arrive en tête des préoccupations des Français. La peur a saisi l'ensemble de la planète, donnant lieu à différentes formes de mobilisation. Xiuhtezcatl, l'activiste indigène du Colorado qui, accompagné de vingt autres jeunes, porte plainte en justice contre l'« inaction climatique » du gouvernement américain, ou encore la jeune Suédoise Greta Thunberg sont les figures de proue de ce combat mené par les nouvelles générations. Mais si les prises de parole et les actions de la « génération climat » trouvent un écho important dans les médias et l'opinion publique, l'action politique tarde à venir. Il y a pourtant urgence.

Sous toutes les latitudes, les conditions actuelles d'existence du vivant sont mises à mal. La biomasse des insectes, par exemple, pourtant égale à dix-sept fois celle des humains, connaît un déclin spectaculaire, et certains scientifiques craignent l'extinction de 40 % des espèces au cours des prochaines décennies. Chaque jour se confirment un peu

plus les signes de ce déclin : en premier lieu, la perte d'habitat causée par l'agriculture et l'urbanisation intensives, puis la pollution et le changement climatique, sans oublier l'introduction d'agents pathogènes.

L'analyse des évolutions en cours et à venir de certains indicateurs clés du système Terre met au jour les risques qui le menacent. Les dynamiques à l'œuvre révèlent le rôle central de l'homme dans la géologie et l'écologie, caractérisant ce qu'il est admis à présent d'appeler l'« Anthropocène ». Le premier stade de cette ère nouvelle s'étend de la révolution industrielle jusque vers 1945, période marquée par des avancées techniques aux répercussions majeures : invention de la machine à vapeur (1769) ayant massivement accru les émissions de gaz à effet de serre ; forage des puits de pétrole et démarrage de l'industrie pétrolière à compter des années 1850 ; invention du procédé Haber-Bosch (1913) qui permet, à partir de la synthèse industrielle de l'ammoniac, de fabriquer des explosifs et des engrais azotés. Depuis 1945, nous vivons dans le second stade de l'Anthropocène, marqué par la *grande accélération*. À l'échelle mondiale, celle-ci se traduit par l'évolution exponentielle et corrélée de douze indicateurs sociaux (population, PIB mondial, téléphones, véhicules à moteur, etc.) et de douze indicateurs naturels (notamment concentration de CO₂, N₂O et CH₄).

Impossible de passer sous silence les données géologiques et climatiques fournies par la recherche scientifique. Elles mettent en évidence la gravité de la situation relative aux conditions d'habitabilité de la Terre, à brève échéance et pour les siècles à venir. Depuis 2015, la concentration en CO₂ dans l'atmosphère a dépassé les 400 ppm (parties par million) et elle ne cesse d'augmenter (elle a été supérieure

à 410 ppm durant l'année 2020); elle a presque doublé au cours des trente dernières années. Selon les études menées à partir des carottes de glace et de sédiments marins prélevés en 2019 par le Potsdam Institute for Climate Impact Research (PIK)¹, un taux supérieur à 400 ppm n'a jamais été atteint et la température moyenne sur Terre n'a jamais dépassé la valeur préindustrielle de plus de 2 °C durant tout le Quaternaire. Commencée il y a un peu plus de 2,7 millions d'années, au même moment où apparaît le genre *Homo*, lointain ancêtre de l'homme de Néandertal puis d'*Homo sapiens*, le Quaternaire se caractérise par la croissance et la décomposition cycliques des calottes glaciaires continentales dans l'hémisphère Nord; ces oscillations entre des périodes glaciaires et interglaciaires gouvernant le climat global. Le maximum glaciaire le plus récent a eu lieu il y a douze mille ans, marquant ainsi le début de la période interglaciaire appelée Holocène, qui a connu l'essor des civilisations, et dont l'Anthropocène marquerait la rupture et la fin.

De fait, l'augmentation actuelle d'une telle concentration en CO₂, premier gaz à effet de serre par l'importance de ses émissions et de sa durée de vie dans l'atmosphère (au moins plus d'un siècle), a des effets dramatiques sur le système Terre et le monde du vivant. Le niveau de concentration déjà atteint provoque un réchauffement global, dans une large mesure irréversible, causant ainsi des changements climatiques dans ce siècle et assurément encore après. Une telle concentration a d'autres effets comme la dégradation du monde vivant et, potentiellement, le développement de maladies infectieuses de type zoonoses. Ce qui est

responsable de l'Anthropocène, c'est avant tout un mode de vie lié à la *grande accélération* et à la croissance économique corrélée à l'usage des énergies fossiles.

Notre rapport à la nature a atteint un point de rupture qui requiert une manière responsable d'habiter la Terre. [...] La machine de Watt n'est pas tant la cause première de l'entrée dans l'Anthropocène que le premier résultat de l'accélération des échanges marchands, accélération qui rendait nécessaire le contrôle des énergies fossiles désormais plus importantes pour la production et le transport que l'énergie stockée dans les êtres vivants².

À ce rythme, l'horizon s'éloigne d'un réchauffement climatique bien inférieur à + 2 °C (par rapport à la période dite « de référence » 1850-1900 qui permet d'estimer la température moyenne à l'ère préindustrielle) visé par l'accord de Paris ratifié en octobre 2016. En respectant les termes de cet accord, la Terre serait plutôt aujourd'hui sur la trajectoire de + 3 à + 3,5 °C. Les températures seraient alors proches de celles du Pliocène, une des dernières périodes du Tertiaire, où les arbres poussaient en Antarctique et le niveau des océans était plus haut de 15 mètres.

Sans parler de l'acidification de ces mêmes océans qui, déjà à + 1,5 °C, affecte notablement la biodiversité marine, les pêches et les écosystèmes marins, ni des risques liés à la fonte de 70 % du permafrost, sur 3 ou 4 mètres de profondeur, ni du relâchement qui en découlera de centaines de milliards de tonnes de gaz à effet de serre³ et des millions de virus et bactéries jusqu'alors endormis.

Déjà, à l'aune d'une élévation de température à 2 °C au-dessus de la température préindustrielle, il y a des risques importants d'activer des facteurs de basculement, dans un

emballement d'effets dominos : des températures encore plus élevées et le dépassement d'autres limites planétaires viendront déstabiliser plus encore le système Terre (pertes de la biodiversité, pollution chimique, usage des sols, usage de l'eau douce...). « Quelles actions humaines pourraient ouvrir une voie qui éloignerait le système terrestre du seuil potentiel de basculement et le conduiraient vers le maintien de conditions de type interglaciaire⁴ ? ». Définir et mettre en œuvre de telles actions constituent un défi colossal, pour ne pas dire impossible à relever.

Réfléchir aux conditions de passage de l'équilibre stable du système Terre dans lequel l'humanité a toujours vécu vers un autre état d'équilibre hypothétique et un minimum habitable aide à prendre la vraie mesure de ce qui se cache derrière la notion de transition écologique. De plus, en raison de l'inertie inhérente au climat, il est fort probable qu'aucun effet durable de stabilisation des hausses du climat ne soit possible avant 2050. D'ici là, il nous faudra, si nous voulons que la Terre reste habitable pour le plus grand nombre, apprendre à réinventer nos modes de vie et nos relations avec le vivant. Nos sociétés seront-elles suffisamment résilientes pour faire face à de tels chocs ? Les décisions politiques et les mesures concrètes qui en découleront seront-elles à la hauteur de l'enjeu ?

*

* *

Nous peinons à trouver les mots pour comprendre les crises qui secouent notre monde. Les formules, scientifiques ou rhétoriques, font défaut. Or, nous sommes ainsi faits que nous avons soif d'une parole, d'un récit porteur de sens et

d'avenir. Les réalisateurs Cyril Dion et Mélanie Laurent l'ont bien compris, à en juger par le contenu et le titre de leur film documentaire qui exprime la possibilité d'une espérance : *Demain*. Dans ce documentaire, face aux menaces et aux périls qui s'amoncellent à l'horizon, la question fondamentale de Rob Hopkins surgit : « Où sont les histoires qui nous expliquent comment on va s'en sortir ? » Le chemin pour y répondre est sans doute loin d'être tracé. C'est cette question qui préside à la rédaction du présent essai.

Dans des recherches et publications récentes, j'ai tenté, avec d'autres collègues universitaires, de comprendre comment l'Anthropocène pouvait être porteur d'un avenir. J'ai procédé à partir de différentes perspectives où, pour parler comme Paul Ricœur, se croisent un espace d'expérience et un horizon d'attente. D'un côté, il y a « la crise de la culture⁵ » qui, loin d'être nouvelle, est une crise de la transmission : pour beaucoup, le passé est dépassé, voire peu recommandable au regard des crises auxquelles il a conduit. De l'autre, ce qui n'est pas encore est problématique : quand les perspectives de progrès semblent s'effondrer, quand sombrent les utopies et les rêves, parler d'avenir ne tombe pas sous le sens. Le mot « apocalypse » revient en boucle. Que signifie-t-il exactement ? On ne sait trop, mais le plus souvent il effraie.

Un champ de possibles plus optimistes n'est-il pas à ouvrir ? Que tardons-nous à explorer de nouvelles voies ? Selon moi, l'une de ces voies prend la forme du retour à une terre habitable. Ce retour, comme au temps d'Ulysse, a un goût d'odyssée... Il nous faut fixer le bon cap et trouver les vents porteurs de l'espoir, en sachant que la jeune génération est prête à prendre la barre. C'est ce que souligne aussi

Thierry Libaert quand il invite à « repenser l'ensemble des discours de sensibilisation, relier les enjeux climatiques et écologiques à nos vies quotidiennes, proposer un nouveau récit, modifier nos représentations mentales, réenchanter notre imaginaire⁶ ».

Odysée ! Une notion qui me paraît d'autant plus pertinente au regard de l'histoire que notre civilisation doit tant à Homère. Par le passé, j'avais d'ailleurs été intrigué par la reproduction du tableau de Rembrandt, *Aristote contemplant un buste d'Homère*, que Paul Ricœur avait accrochée dans son bureau. Avec cette œuvre, l'auteur de *Temps et récit* trouvait en fait un cadre pour la pensée : le buste d'Homère (figure du poétique en tant que production de sens) est touché par Aristote (figure du philosophe réfléchissant et interprétant) qui porte, suspendue à la taille, une médaille représentant la tête d'Alexandre (élève d'Aristote et figure du politique). Dans ce tableau, le Stagirite réfléchit à cet « entre nous » humain qui ouvre une perspective éthique et, dans son prolongement, oriente une pédagogie et une pensée politique. Car Aristote est aussi « celui qui a pensé le politique, au point même de faire de l'éthique la préface à la politique⁷ ». Penseur du politique, il se réfère très souvent, dans son œuvre, au Poète, c'est-à-dire à Homère. Invitation à réitérer ce geste archaïque ? Oui, pourquoi ne pas oser penser, à la manière d'Aristote, les perspectives politiques et sociales d'après le modèle homérique, en filigrane des poèmes épiques ? En une époque de crise, n'est-il pas temps de prêter l'oreille à cette invitation à reconsidérer *L'Odysée* ? Une invitation sans doute audacieuse, quand tant d'entre nous pourraient être tentés de faire table rase du passé :

Il est effrayant, mon ami de penser que nous avons toute licence, que nous avons le droit exorbitant, que nous avons le droit de faire une mauvaise lecture d'Homère. [...] Et surtout que [...] nous pouvons lui administrer la mort. Quel risque effroyable, mon ami, quelle aventure effroyable; et surtout quelle effrayante responsabilité⁸.

C'est dans cet horizon de pensée que nous nous inscrivons ici. Je fais le pari que *L'Odyssée* peut non seulement nous aider à comprendre la condition humaine – chose admise de longue date –, mais également nous apprendre à habiter le monde. Et si l'épopée homérique pouvait éclairer la révolution écologique en cours, pour peu qu'on la voie comme une odyssee? Partie d'un temps de crise, la guerre de Troie, et passant d'explorations en péripéties, d'expériences en transformations, l'épopée pourrait signifier le « retour chez soi », c'est-à-dire le fait d'habiter la Terre en interaction avec l'environnement et selon l'ordre de la nature. Mieux encore: le « moment Télémaque » de *L'Odyssée*, du nom de cette figure emblématique de la jeunesse, n'est pas sans nous inviter à penser les conséquences éducatives de notre odyssee écologique, une nouvelle génération s'étant élevée (au sens d'« éduquer ») et se levant, bien décidée à prendre en charge le devenir du monde pour le léguer à son tour à celle qui la suivra.

*

* *

Dans ces pages, je me propose de revisiter la transition écologique à la lumière de *L'Odyssée* d'Homère pour mieux penser les périls qui pèsent sur l'habitabilité de la Terre, et envisager différentes manières, notamment sur le plan

